

A mon frère et à mes enfants et petits enfants.

Lundi de Pâques vous viendrez
Midi sans faute,
Petits et grands déjeunerez.
Je serais l'hôte.

Polichinelle vous attend
Et pour la fête,
Devant vous le malin prétend
Faire à sa tête.

Henry, Michel, Louis, François
Ainsi que Madeleine
Au gai Bercy je le prévois, rions à gorge pleine.

Et les papas et les mamans,
L'oncle et la tante
Passeront là de bons moments,
Oui je me vante.

A lundi donc. En attendant
Je vous envoie
Mon plus aimable embrassement,
Que Dieu vous trouve en joie !

Signature : Georges Balleyguier

Pierre : Son frère

Henry, François : Ses fils

Michel : Son petit-fils, (fils d'Henry)

Louis : Louis Riboud des Avinières, son neveu, fils aîné de sa soeur Marguerite ?

Madeleine : Sa fille

Scène I

Polichinelle (seul)

(chantons moitié à la cantonade)

Pan, pan, pan, qu'est-ce qu'est là ?

Etc.

Oui, mesdames et messieurs, et les enfants aussi. Me voilà. J'arrive d'un grand voyage, de bien loin, bien loin, bien loin.....vous ne le croyez peut-être pas...c'est pourtant la vérité. J'arrive.....de Charenton.....Pas mal.

Figurez vous qu'on m'y a mené il y a.....Ah ! Combien y-a-t-il donc de temps ? Hein le savez vous, vous là-bas, le petit aux cheveux frisés ?.....Non ?....Et vous là-bas, la petite blondine aux yeux malins ?....Non ?...et vous, ici près mon petit à la mine éveillée ?....Non ?.....

Ah bien, alors, personne, grands, petits, moyens, gros, courts, droits, bossus, bancales, borgnes ou aveugles, sourds ou muets, bègues ou bavards, personne ne peut me dire combien il y a de temps écoulé depuis le jour où l'on m'a mené à Charenton !

Parbleu, après tout, ça m'est bien égal, puisque m'en voilà revenu.

Etes-vous content de me revoir ?

Hein ! La compagnie ! Je suis sûr que vous mourrez d'envie de savoir comment et pourquoi on m'a mené à Charenton.

Je vais vous raconter la chose.

C'était par un beau soir, la lune clignait de l'oeil entre deux nuages blancs pour contempler monsieur polichinelle qui s'en allait toujours chantant par les rues de la ville, heurtant les passants et risquant de tomber à chaque pas qu'il allongeait judicieusement de long en large et de large en long. Il faut vous dire que j'avais avalé quatre ou cinq canons chargés jusqu'à la gueule, ce qui me pesait un peu dans les jambes. Crac, ne voilà-t-il pas que je m'étales entre les tibias d'un sergot¹ : « Oh ! oh ! s'écrie-t-il, qu'est-ce que ce particulier qui s'en va rouler sa bosse autour de mes mollets ? » A ce mot de bosse, je me relève, la moutarde me monte au bout du nez, j'empoigne mon bâton à deux mains et je tape, je tape, je tape si fort, si fort que mon sergot crie à la garde de tous ses poumons. Toute la police quittant alors la surveillance des Curés et des anarchistes se précipite sur moi, me ficelle comme un saucisson de Lyon et l'on m'emporte chez le commissaire.

Ah, mes amis, quel homme que monsieur le commissaire !

Figurez-vous un grand sec, long comme ça, avec une voix sonore qui faisait vibrer les vitres chaque fois qu'elle daignait sortir de son gosier. « Viens, s'écrie-t-il, mais c'est encore monsieur Polichinelle qui trouble la voie publique. Pour cette fois, nous ne le garderons pas au poste, parce que tout mon monde étant occupé à considéré d'un regard bien veillant les désordres commis par les bons zigues dans les églises, je n'aurait personne pour le surveiller.

Donc, qu'on le conduise à Charenton et qu'on le liase aux douches » Et l'on m'a conduit à Charenton, et l'on m'a liasé aux douches que j'en étais trempé comme un canard....aux navets...Brrr ! Je n'en ressens encore. J'y ai gagné un rhume de cerveau que c'est une vrai bénédiction. (Il éternue)

Mais il est temps que je pense à ma chère moitié que j'ai laissée en route. (Il appelle) : Léocadie !Léocadie !.....Elle ne répond pas. Cependant elle doit se trouver mieux depuis le temps que j'ai mis à vous conter mon aventure. Il faut vous dire que Léocadie, mon épouse était venue me réclamer à Charenton. On me rend à elle et en revenant nous avons trouvé ces lieux enchanteurs de Bercy où nous avons croisé ces milliers de belles barriques, au ventre si adorablement rebondi et qui nous ont fait tant l'oeil que nous n'avons pas résisté à leur dire un mot. Vlan, vlan, en deux coups de foret j'en pique une et voilà mon épouse qui tend son

¹ En argot : un sergent, un gendarme.

museau au jet pourceau qui s'échappe de la douve. En peu d'instant elle perd la tête, mais aussi et c'est ainsi que nous nous sommes séparés sans nous en apercevoir, elle avec le mioche et moi seul. C'est que, voyez-vous, je m'en suis donné une bosse !

Vous riez !...Ah ! C'est mal. Parce que j'en ai une par devant et une par derrière, ce n'est pas un défaut. Vous savez bien que tout le monde a les siennes de bosse, seulement, moi, je suis plus franc que les autres. Ils les cachent, je montre les miennes à tout venant. Et puis, le premier ou la première qui en rigole...je...vous m'entendez, eh ! là bas, la grosse petite maligne. Enfin, passons, comme dit l'autre.

(Appelant) : Léocadie !

(A la cantonade) : Voilà, voilà.

Polichinelle : Apporte le mioche.

Mme Polichinelle (à la cantonade) : Oui mon coco.

Polichinelle : Enfin je vais donc les revoir, mes amours, les embrasser, les chouchouter, les dorloter, les câliner. Ah ! les voici.

Scène II

Polichinelle, Mme Polichinelle tenant son mioche dans les bras.

Polichinelle : Ah ! Mes chers amours ! Mes petits moutons, mes rigochons ! (il les embrasse fortement) Eh bien, comment te trouves-tu à cette heure ?

Mme Polichinelle (titubant) : Mais pas trop mal mon coco.

Polichinelle (d'un air sévère) : Mme Polichinelle, m'est avis que vous sentez encore bien fort le vin.

Mme Polichinelle : Ô mon coco, ce n'est rien. Après que je t'ai perdu, pour me consoler, j'ai noyé mon chagrin dans une demi-douzaine de petits verres seulement.

Polichinelle : C'est donc pour ça que vous marchez si droit, madame mon épouse. Et ce pauvre petit mioche, notre adoré Pantalon, c'est comme cela que vous le traitez. Voyez, vous le tenez la tête en bas.

Mme Polichinelle : C'est pas vrai....Et puis d'ailleurs, tête en bas, tête en haut, qu'est-ce que ça peu faire ?

Polichinelle : Allons Léocadie, retournez le.

Mme Polichinelle : Laisse moi donc tranquille, à la fin.

Polichinelle : Je vais me fâcher madame mon épouse.

Mme Polichinelle : Je voudrais bien voir cela.

Polichinelle : Une fois, deux fois, trois fois, voulez-vous le retourner, oui ou non ?

Mme Polichinelle : (jetant en l'air son mioche que reçoit Polichinelle) Va-t-en l'air (Ils se le renvoient l'un à l'autre comme une balle jusqu'à ce que Polichinelle prenne le mioche en guise de bâton et tape sur sa chère moitié qu'il assomme. Après quoi il se débarrasse des deux cadavres et se livre à une dans extravagante quand arrive le diable)

Ma femme est morte, chantons alléluia. Le mioche est mort, chantons alléluia !

Scène III

Polichinelle. Le Diable (enveloppé dans un grand manteau)

Le Diable : (d'un ton doux). Bonjour monsieur Polichinelle, comment se porte madame votre épouse et votre cher petit Pantalon ?

Polichinelle (un peu tremblant) Mais...fort bien ! Je vous assure monsieur. Mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître, monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

Le Diable : A l'un des plus anciens amis de votre honorable famille, monsieur Polichinelle. Je suis une vieille connaissance. Je vous ai connu tout petit et vous ai vu pas plus haut que ça. Du reste je connais presque tout le monde et tout le monde, pour ainsi dire, me connaît. Petits

et grands n'ont pas de meilleur ami que moi, car je leur apprend à faire leur trente six volontés...et en plus...(bas)...jusqu'à ce que je les obliges à faire les miennes.

Polichinelle : Vous êtes donc un grand magicien, car pour moi je n'ai jamais pu faire une de mes volontés sans qu'il m'en cuise après.

Le Diable : C'est que vous ne poussez pas jusqu'au bout. Ainsi, maintenant, pourquoi ne vous débarrassez pas de ce qui vous gêne. Madame Locadie, par exemple, qui se va grisant à toute heure, le petit Pantalon qui crie à vous écorcher le tympan. Mon cher polichinelle, pourquoi ne pas les.....vous m'entendez bien.

Polichinelle (gaiement). Et parbleu vieux farceur, je n'ai pas attendu vos bons conseils pour cela....c'est fait.

Le diable : Quoi, vous les avez.....occis.

Polichinelle (d'un ton condoléance). Mon Dieu oui. Ils me gênaient et ma morale à moi est qu'il faut se débarrasser de tout ce qui vous gêne si l'on veut être heureux en ce monde.

Le Diable : Et c'est la bonne.

Polichinelle : J'ai eu une petite altercation avec mon épouse. Elle m'a jeté le mioche à la tête, je le lui est renvoyé, elle me l'a rejeté, je lui ai renvoyé. Enfin, il nous a servi de bâton pour taper l'un sur l'autre. Bref, un mauvais coup a été donné et...c'est fini...Bon voyage madame Léocadie ! Maintenant, mon bon, vous devriez bien m'aider à trouver une autre femme, car je ne puis pas rester comme cela tout seul. Il me faut quelqu'un pour me servir.

Le Diable : Qu'à cela ne tienne. Rien de plus facile et pour cela vous n'avez qu'à me suivre. Je vous mènerai en un lieu où vous trouverez justement ce qu'il vous faut. Venez.

Polichinelle : Volontiers, allons.

(Le Diable marche devant et Polichinelle le suit, lorsque tout à coup le manteau tombe et découvre le personnage du Diable armé de la fourche.)

Polichinelle : Aï, aï, je suis perdu. Mais je vendrais chèrement ma vie (il prend son bâton et le combat s'engage. Bientôt, Polichinelle abat le Diable et s'assoit dessus en chantant. Mais le Diable se relève soudain et l'envoie en l'air).

.....Le texte s'arrête là.....